

Le Firmament : la loi des femmes

Publié le 30 septembre 2022



La présidente du jury (Marie-Armelle Deguy) fait une stupéfiante révélation aux autres matrones. (© Victor Tonelli)

Douze femmes anglaises en colère, dans un XVIII^e siècle fantasmé, doivent décider du sort d'une condamnée à mort, enceinte. La fable féministe de Lucy Kirkwood est orchestrée avec finesse par Chloé Dabert et ses treize comédiennes de choc. Un des spectacles phares de la rentrée, à voir au 104 Paris, à la Comédie de Reims, au TGP de Saint-Denis, puis en tournée.

Les *Douze hommes en colère* sont rhabillés pour l'hiver. Par Lucy Kirkwood qui s'est inspirée de la pièce des années 1950 pour écrire *Le Firmament*, une fable gothique et sociale féministe située en Angleterre en 1759, lors du passage de la comète de Haley. Et par Chloé Dabert, la directrice de la Comédie de Reims qui s'est attelée à la mettre en scène. Un défi, parce qu'elle implique une importante distribution : treize femmes et trois hommes (dont les rôles sont pour une fois réduits à la portion congrue); et parce que le texte de la Britannique joue sur plusieurs registres, en détournant les codes dramatiques traditionnels.

A première vue c'est donc une pièce judiciaire à suspense que le public est invité à découvrir au 104 Paris. Sally, une jeune villageoise en rupture de ban est accusée d'avoir participé avec son amant au meurtre sauvage d'une enfant. L'homme a déjà été pendu, mais la jeune femme a retardé son exécution, en annonçant qu'elle était enceinte. « Plaider le ventre » selon la loi de l'époque, est le moyen d'avoir la vie sauve, de voir sa peine commuée en exil.

Pour déterminer si elle dit vrai, un « jury de matrones » est convoqué par le tribunal, des ménagères interrompues dans leur labeur quotidien. Réunies dans une salle fermée « sans viande, sans boisson, sans feu, sans bougie », elles vont devoir se prononcer à l'unanimité, sans trop savoir comment s'y prendre (la grossesse, invisible, est très récente) sous l'œil d'un huissier muet, juste habilité à recevoir leur verdict.

REBONDISSEMENTS

Nourrie de littérature et de théâtre anglais, l'autrice multiplie les surprises et les rebondissements. Mais pas simplement pour le plaisir du récit. Tous ces coups de théâtre tendent à montrer la difficile prise de pouvoir des femmes, même quand elles se voient accorder le droit éphémère de vie et de mort. Leur premier souci est d'en finir vite : le travail les attend. Puis, on assiste aux disputes entre les cœurs tendres, prêtes à croire la jeune fille, et les âmes vengeresses qui veulent à tout prix que Sally, dont la culpabilité ne fait pas grand doute, soit punie.

Seule Lizzy, la sage-femme, essaie de privilégier la raison alors que dehors les hommes vocifèrent, réclamant à cor et à cri la pendaison. Derrière les délibérations confuses, on découvre les frustrations de ses femmes soumises à leur mari, à la douleur des enfantements répétés, à une vie morne et sans espoir. Une solidarité diffuse se crée autour de la colère qui monte - contre le tribunal, contre cette société patriarcale qui les écrase - ; mais aussi autour de leur vécu intime, soudainement partagé, de la parole qui se libère, évoque sans retenue le désir, les corps, les humeurs...

Chloé Dabert orchestre parfaitement ce chœur de femmes à cran, en évitant les pièges du naturalisme. D'abord, elle a réuni une distribution de rêve, avec des comédiennes virtuoses comme Bénédicte Cerutti (la sage-femme) ou Marie-Armelle Deguy (la présidente du jury) à même d'apporter toute la distance nécessaire. Ensuite, elle a su imposer un ton décalé, un faux rythme délié, qui transforme la confrontation judiciaire en un ballet mystérieux, hors du temps.

PURGATOIRE-PRISON

Une nouvelle fois, elle a fait appel à son scénographe fétiche, Pierre Nouvel, qui a su créer un lieu ambigu glaçant, un genre de purgatoire-prison mixant blancheur du ciel et noirceur de l'enfer. Les deux belles séquences vidéo en cinémascope, l'une montrant les femmes au travail, l'autre une promenade bucolique, constituent deux intermèdes précieux. Ils apportent de la fluidité et de l'ampleur au drame...

En trois heures chrono (avec un entracte), la metteuse en scène nous fait tout entendre du propos de Lucy Kirkwood. Un propos subversif résumé par le personnage incandescent de Sally (Andréa El Azan), vraie comète anarchiste, prête à tout pour vivre sa passion avec l'homme qu'elle aime et pour sortir de sa condition de femme esclave - jusqu'à commettre un crime.

Avec subtilité, Chloé Dabert fait monter la tension, alors qu'approche l'éloquente scène finale, où le drame historique devient tragédie cosmique. On vous laissera découvrir la morale sans concession de cette fable féministe détonante, qui du 104 Paris à la Comédie de Reims, au TGP et en tournée, devrait faire parler d'elle dans les mois qui viennent.

Philippe Chevilly